

Department of History and Civilization

L'usure dans le roman
du XIX^e siècle espagnol

La série *Torquemada*
de Benito Pérez Galdós

ROSE DUROUX

HEC No. 97/3

EUI WORKING PAPERS



EUROPEAN UNIVERSITY INSTITUTE

European University Institute



3 0001 0036 7182 5



EUROPEAN UNIVERSITY INSTITUTE, FLORENCE

DEPARTMENT OF HISTORY AND CIVILIZATION

**WP 940
EUR**



EUI Working Paper HEC No. 97/3

L'usure dans le roman du XIX^e siècle espagnol
La série *Torquemada* de Benito Pérez Galdós

ROSE DUROUX

BADIA FIESOLANA, SAN DOMENICO (FI)

All rights reserved.
No part of this paper may be reproduced in any form
without permission of the author.



© Rose Duroux
Printed in Italy in December 1997
European University Institute
Badia Fiesolana
I - 50016 San Domenico (FI)
Italy

« L'usure. Quel phénomène offre, plus que celui-là, durant sept siècles en Occident, du XIIe au XIXe, un mélange aussi détonant d'économie et de religion, d'argent et de salut - figure d'un long Moyen Âge, où les hommes nouveaux étaient écrasés sous les symboles antiques, où la modernité se frayait difficilement un chemin parmi les tabous sacrés, où les ruses de l'histoire trouvaient dans la répression exercée par le pouvoir religieux les instruments de la réussite terrestre ? La formidable polémique autour de l'usure constitue en quelque sorte "l'accouchement du capitalisme" »¹.

Il pourrait sembler étrange d'utiliser ces lignes de Jacques Le Goff pour introduire une série romanesque espagnole de la fin du siècle dernier. Pourtant, c'est bien le difficile *accouchement du capitalisme* en Espagne que nous donne à lire Benito Pérez Galdós à travers son interprétation de l'usurier et les données temporelles et spatiales de la fable.

Cet exposé sera binaire : la première partie s'intéressera aux sources et aux contextes socio-historiques et littéraires qui ont favorisé la maturation de la tétralogie *Torquemada* ; la deuxième sera consacrée à la lecture de cette série romanesque sous l'angle de l'usure.

I. SOURCES ET CONTEXTES

USURE. CONCEPTS ET MORALE

Les économistes du XIXe siècle

Il a fallu longtemps aux économistes pour élucider le concept d'intérêt. Qu'en est-il au XIXe siècle ? Pour l'auteur de l'article *Usure* dans le *Grand Larousse du XIXe siècle* :

« Le mot *usure* éveille l'idée d'un intérêt illégal, exorbitant, bien contrairement à son étymologie, qui n'exprime que le loyer de l'argent, la jouissance, l'usage [...] Le prêt usuraire est toujours une opération chanceuse ; sur cent emprunteurs qui passent par les fourches caudines des usuriers, dix ou vingt tout au plus rendront intégralement le capital et l'intérêt exorbitant qu'ils ont consenti ; dix ou vingt peut-être encore ne constitueront pas l'usurier en perte : ils trouveront moyen de s'acquitter avec lui en faisant liquider judiciairement leur situation, de façon qu'il rentre dans son capital, mais ne touche qu'un intérêt normal ; la moitié environ ne rendra rien. Comment peut-il donc se faire qu'il y ait des usuriers ? Absolument comme il y a des joueurs de roulette. Un coup du hasard, un heureux placement peut décupler, centupler la petite somme que l'intérêt légal de 5 pour 100 mettrait quinze ans à doubler. Cet attrait d'une opération aléatoire est si fort chez les usuriers, et de l'autre côté l'emprunteur qui a un besoin pressant d'argent est si coulant sur les conditions, que, malgré l'infamie attachée à l'*usure*, malgré les prescriptions légales destinées à la réprimer, elle est toujours exercée

¹ Jacques Le Goff, *La bourse et la vie*, Paris, Hachette, 1986, p. 9.

clandestinement par toute une classe de petits capitalistes. Les lois contre l'*usure* n'ont réussi qu'à la rendre plus féroce et plus subtile ». La conclusion de l'article est la suivante : si l'on avait considéré l'*usure* comme un commerce licite, « elle se fût par cela même moralisée. Mais les lois forcent [...] à se retirer de ce commerce les capitalistes qui ne veulent pas avoir de démêlés avec la justice ; en se retirant, ils abandonnent la place à ces loups-cerviers [...] ; on voit alors ces prêts monstrueux déferés de temps à autres aux tribunaux, prêts à 200 et 300 pour 100 pour six mois ».

Si nous avons retenu cet article c'est que nous y voyons, mieux saisie qu'ailleurs, la passion de l'usurier, passion par tautologie aux limites de l'irrationnel qui fera sa fortune en littérature.

L'Église

Bien qu'elle ait fluctué au fil des siècles, l'*usure* reste, pour l'Église, « une offense faite à l'homme et à Dieu » ; en tout cas, la question de la « licéité d'un intérêt modeste » est encore à l'ordre du jour pour les congrégations romaines, en 1873, en ces années précisément où Galdós entre en écriture romanesque.

MADRID AU XIX^e SIÈCLE, L'INÉPUISABLE SOURCE

De la « desamortización » à l'usure

La grande affaire du XIX^e siècle espagnol a été la « desamortización » - c'est-à-dire l'aliénation des biens du clergé (surtout), des biens municipaux... -, avec tout ce qu'elle suppose d'atteinte à la mentalité et à la propriété d'Ancien Régime. Elle suit les hauts et les bas du libéralisme et de l'absolutisme tour à tour au pouvoir : vente des biens du clergé durant l'intermède bonapartiste suivie de l'annulation des ventes en 1814 par les fernandistes ; reprise des ventes en 1820 puis persécution des acheteurs en 1823 au retour de l'absolutisme ; suit un gel des ventes qui ne décollent vraiment qu'à partir de 1837-1840 : dorénavant, en dépit de quelques ratés, le processus, de mieux en mieux intégré « dans le tissu urbain et humain », sera irréversible². En l'absence de ce que Weber appelle le « capitalisme d'entreprise bourgeois », la spéculation, pure et dure, va pouvoir donner à plein³. A la fin du XIX^e siècle, contrairement à ce qui se passe dans d'autres Bourses, à la Bourse de Madrid les valeurs industrielles ne sont guère cotées (sauf les Tabacs) ; on préfère placer son argent à la Banque d'Espagne, « spécialisée » dans la Dette publique restée un gouffre toujours béant malgré la vente des biens de mainmorte.

² M. Espadas Burgos et J. R. de Urquijo Goitia, Madrid, Gredos, 1990, *Historia de España. Guerra de Independencia y época constitucional*, Madrid, Gredos, 1990, p. 150-154. Le remodelage de l'espace urbain va de pair avec sa modernisation. *Ibid.*, p. 368-369 : Le changement de mains se fait parfois au détriment du patrimoine culturel difficile à « rentabiliser » ; on voit des bijoux vendus à l'encan : peinture de chartreuses, sculptures, bibliothèques, etc. et le rachat, par exemple, de tous les manuscrits en hébreu par la Banque Rothschild. Le protagoniste de *Torquemada* bénéficiera de tels bijoux dans son palais de Gravelines.

³ A. Bahamonde Magro et J. Toro Mérida, *Burguesía, especulación y cuestión social en el Madrid del siglo XIX*, Madrid, Siglo Veintiuno editores, 1978.

En revanche, l'usure - sécrétion des dysfonctionnements économiques - occupe bien le terrain, à Madrid comme ailleurs. Tous les avis convergent⁴. Voici deux éclairages complémentaires, l'un général, l'autre monographique :

- Francisco Simón Segura a dépouillé une large enquête de 1887, sur le crédit, portant sur 536 localités espagnoles ; il s'en dégage un tableau des plus sinistres : l'usure est une malédiction pour les petits - les paysans surtout, poussés à l'émigration - car l'intérêt est d'autant plus grand que la somme prêtée est petite. Le capitaliste engendré par cette usure, de par son origine même, ne peut être que « méfiant, fuyant, "incomunicativo", donc peu disposé à collaborer à une tâche collective »⁵.

- Maria Teresa Picazo observe la seule région de Murcie, mais elle le fait à la loupe⁶. Elle saisit bien la soudure entre précapitalisme et capitalisme - l'accouchement en question - et ce sous l'angle privilégié du prêt avec hypothèque. Les prêteurs forment une pyramide à trois étages. Le sommet est constitué par les représentants des banques centrales et des organismes « officiels » de crédit (tel le « Fénix ») qui prêtent à 12 % l'an environ. Le deuxième groupe, beaucoup plus fourni, est formé par les spéculateurs indépendants (« especuladores » est l'appellation officielle et c'est à ce titre qu'on les taxe) qui souvent gèrent un commerce, parallèlement ; ils ne prêtent guère au-dessous de 18 %. La base de la pyramide comprend les usuriers ; ils sont légion... Combien percevaient-ils ? Difficile à dire, en général, 18 à 20 %, « mais on sait, par des témoignages indirects, qu'ils atteignaient 30, 40 voire 50 % ». Maria Teresa Picazo insiste sur l'importance de l'usurier : « certes sa présence, dit-elle, n'est pas une nouveauté, elle est même, au contraire, un trait de continuité ; ce qui est nouveau, c'est le développement inusité du nombre et du volume des sommes prêtées. Le XIXe siècle, surtout à partir de l'entrée en vigueur de la législation libérale, est le siècle de l'usure [...] L'activité des banques privées n'a pas entraîné sa disparition. Les petits ou moyens exploitants ou fermiers devaient, lorsqu'ils manquaient d'argent liquide, se tourner vers les commerçants-spéculateurs ou, tout simplement, vers l'usurier le plus proche ». Mais ce qui frappe l'observatrice « c'est que, bien souvent, les individus qui se montrent les plus dynamiques, dans n'importe quel secteur de la vie économique, combinent leur activité, quelle qu'elle soit, avec la pratique de l'usure ».

Le prêt généralisé

A Madrid aussi « tout le monde prête » - le bourgeois, petit ou grand, payant patente ou non : le *prestamista* professionnel, le fournisseur aux armées, le marchand drapier en gros, le spéculateur en bourse, le courtier du change qui a l'exclusivité des effets publics, l'ancien négrier ou... l'épicier du coin⁷.

Arrêtons-nous sur le prêt à intérêt sur gage, véritable obsession du roman social. Il existe la maison de prêt particulière (*casa de préstamo*) et le mont-de-piété (*Monte de piedad*).

Juste un mot sur le *Monte de piedad*, l'institution la moins onéreuse, car il est connu de tous. L'État multiplie, au XIXe siècle, les succursales du « monte » pour contrecarrer le crédit

⁴ *Ibid.*, p. 137 : « La usura a través de las casas de préstamos o empeños fue tónica general en el Madrid del XIX ».

⁵ Francisco Simón Segura, « Aspectos del nivel de vida del campesinado español en la segunda mitad del siglo XIX. El problema de la usura en el campo », *Hacienda Pública Española*, Minist. de Hacienda, Madrid, n° 38, 1976.

⁶ Maria Teresa Picazo, « Crédito y usura en la región murciana durante el siglo XIX », *Áreas, Revista de Ciencias sociales*, n° 8, 1987, p. 11-20.

⁷ Bahamonde et Toro, *op. cit.*, voir *Annexes*, p. 204 : « ¿ En quién o en cuántos se inspiraría [Galdós] ? Pero ¿ qué intereses no pagarían algunos particulares cuando algún ministro de Hacienda hubo de pagar el 30 % ? ».

usurairer. Le prêt sur gage y est dit « gratuit » parce que l'intérêt prélevé est considéré comme une participation aux frais de fonctionnement. Le mont-de-piété est soutenu par la Caisse d'Épargne laquelle, il faut bien le dire, a de plus en plus tendance dans le dernier quart du XIXe - c'est dans l'air du temps - à préférer l'activité bancaire aux activités philanthropiques.

Venons-en aux maisons particulières de prêts sur gage. Nous laisserons la parole aux acteurs de l'époque eux-mêmes : le prêteur et le débiteur, tels qu'ils s'expriment dans *Reformas sociales*, une enquête réalisée en 1883. Pour Villegas, l'emprunteur, la condamnation est sans appel : « Lorsqu'on veut bien accepter nos vêtements en gage - des bijoux nous n'en avons pas - l'intérêt est de 20 % par mois (240 % l'an). Le Mont est plus économique mais nous n'y avons pas notre place parce que nous n'avons pas d'objets de valeur ». Et de conclure que les ouvriers sont deux fois victimes du crédit. On leur prête plus cher pour des vêtements qu'ils ont achetés à tempérament donc très cher⁸.

Écoutons à présent l'opinion du bailleur de fonds, Blas, le syndic des prêteurs sur gage. Dans un long préambule moralisateur qui sent son Tartuffe, et très métaphorique, où il dit vouloir « lever le voile », « le mystère », et condamner l'usure, cette « gangrène », « ce mal qui ronge », il dénonce l'impuissance des établissements officiels à recueillir les gages de faible valeur et il affirme l'utilité des petites opérations réalisées par les établissements privés. Notre prêteur sur gage explique le boom des maisons de prêts dans la deuxième moitié du XIXe siècle - maisons inexistantes 40 ans plus tôt - par l'apparition d'une véritable société de consommation, une explosion de modernité doublée d'une explosion d'envie : l'ère de la machine à vapeur, le triplement du monde du travail et de la production, cette transformation du bien-être allant de pair avec une incitation à dépenser au-dessus de ses moyens, l'ouvrier gageant ses vêtements, l'individu de la classe moyenne son salaire, ses propriétés, ses récoltes, et l'aristocrate, ses domaines, ses terres, ses bois et ses palais. Les commerçants de produits de première nécessité ne peuvent plus faire crédit, d'où la prolifération relativement récente des maisons de prêt où, pour une *jupe*, une *chemise*, un *châle*, on vous donne l'argent liquide pour vivre ou survivre.

Le délégué des prêteurs se livre ensuite à une comparaison chiffrée des services rendus par le mont-de-piété d'une part, les maisons de prêt d'autre part (côté *monts* : 218 158 opérations, rapport 110 824 622 pesetas ; côté *maisons particulières* : 1 288 800 opérations, rapport 6 416 400 pesetas).

Et il poursuit : Le mont-de-piété, grâce au capital de la Caisse d'Épargne, prête à un intérêt très bas (6 % l'an) alors que les maisons particulières prêtent généralement à 5 % par mois (ce *généralement* mérite d'être relevé puisque l'usager dénonçait, lui, 20 % par mois). Les individus munis de bons gages s'adressent au mont-de-piété ; ceux qui ont des gages d'infime valeur s'adressent aux maisons. Le syndic en tire des conclusions : les maisons particulières, même avec un intérêt mensuel de 5 %, risquent la faillite [*métier chanceux*, disait le *Larousse*] - à preuve les 150 faillites au moins des dernières années - car elles ont les mêmes frais que les monts-de-piété pour un commerce moins lucratif et plus exposé ; et cela malgré une échéance pour le dégageant ramenée à 6 mois. Pour quelles raisons les clients (trois mille par jour) préfèrent-ils les maisons de prêt ? Eh bien : elles estiment les objets plus haut ; elles sont ouvertes de 6 h du matin à 11 h du soir tous les jours, les employés dormant dans le local ; au Mont, ce sont des « fonctionnaires ». Sa conclusion est que les *casas de préstamos* sont d'utilité publique : aucun établissement officiel ne pourrait répondre aux 1 288 800 besoins

⁸ *Reformas Sociales*, Tome I, « Información oral practicada en virtud de la Real Orden de 1883 », Madrid, Publicación oficial, M. Minuesa de los Ríos Impresor, 1889, p. 109-110.

susdits. Et il s'en prend à la campagne de presse qui déforme la réalité, ne voyant que ce 5 % mensuel, péché originel. Bref !⁹

Cette enquête nous prouve en tout cas que la question de l'usure est à l'ordre du jour, dans l'administration, dans la presse, dans les syndicats ouvriers naissants. Elle l'est aussi dans la littérature. Lorsqu'en 1884 le syndic rédige sa « défense et illustration » du prêt surnantissement, de son côté Galdós rédige le roman d'un gage, *La de Bringas*. Les prêteurs sont récurrents dans toute la production de Galdós où flotte la « présence obsessionnelle des reçus du Mont et des dettes impayées, *las papeletas* » ; les deux systèmes de prêts s'articulent dans son œuvre, ses personnages semblant s'adresser à un système ou à l'autre et parfois aux deux : « Pourquoi donc cette ambivalence chez Galdós ? En fait l'un et l'autre ne sont que des éléments circonstanciels dans les vicissitudes des protagonistes, tous deux symbolisent, indistinctement, une difficile survivance en cette fin du XIXe siècle »¹⁰.

Et que dire de l'usure *au noir* ! Les plus léonins des contrats s'habillent de générosité, avec la sacro-sainte formule « este préstamo se realiza sin premio, ni interés alguno »¹¹. Alors que Galdós est en pleine tétralogie de l'usure, *Torquemada*, le gouverneur civil de Madrid, Alberto Aguilera, prend, en 1892, une série de mesures rigoureuses de contrôle des maisons de prêt sous prétexte que certaines recèlent des objets volés. Derrière tout cela, une grande misère. Dans la vente aux enchères des gages caducs - rapporte le journal *La Época* du 23 novembre 1886 - ces centaines de chemises, ces pauvres draps, ces couvertures, etc. dûment étiquetés avec le numéro du gage, nous parlent de tragédies individuelles, d'extrême misère, de sanglots, de visages pâlis, de lieux sombres, que le bonheur a désertés¹². Toute cette mobilisation aboutira à la promulgation, en 1908, d'une loi anti-usure efficace.

Galdós le chroniqueur

Benito Pérez Galdós a bien les préoccupations de son siècle ; né en 1843 aux Canaries, il arrive à Madrid en 1862, ville qu'il ne quittera pratiquement plus jusqu'à sa mort en 1920. C'est le Madrid en pleine transformation - en gros de 1860 à 1890 - qui sera le théâtre quasi exclusif de ses *Romans contemporains*¹³, un Madrid encore préindustriel malgré des signes évidents de modernité. Il situe ses personnages bien caractérisés socialement - langage, maison, vêtement, itinéraire - dans cette matérialité, à la manière d'un chroniqueur. Aussi, unanimement, les historiens lui rendent-ils hommage et vont humer chez lui l'air du temps. De l'avis de Manuel Espadas Burgos et José Ramón de Urquijo, historiens du XIXe siècle, ses romans permettent de pénétrer l'esprit du siècle et notamment celui de la capitale :

« *Las novelas de Torquemada*, escritas entre 1889 y 1895, quizá la etapa de más brillante creación de Galdós, [son] una auténtica "crónica de la España del siglo XIX", en

⁹ *Reformas Sociales*, Tome II, « Información escrita practicada por la Comisión de Reformas Sociales en 1883, Madrid, publicada en 1890 », facsimil, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social, 1985. Comparaison du « Montic de Piedad, ses 4 succursales et ses 8 annexes (bureaux de quartier) » avec les 64 « maisons particulières de prêt sur vêtements et bijoux - sur les 68 maisons de ce genre -, compte non tenu des 27 autres qui prêtent avec retenue sur salaire », p. 517-550.

¹⁰ Carlos Pla, Pilar Benito, Mercedes Casado, Juan Carlos Poyán, *El Madrid de Galdós*, Madrid, Ed. Avapiés, 1987, p. 108-110.

¹¹ Germán Gallego del Campo, « Ideología y progresismo en la legislación hipotecaria del XIX », *Revista crítica de derecho inmobiliario*, año LXII, mayo-junio 1986, n° 574.

¹² Cités par Bahamonde et Toro, *op. cit.*, p. 137-139. « Junto a las casas de préstamos más importantes, donde se llevaban joyas, vajillas de plata y vestidos de seda, en consonancia con las clases sociales que las visitaban, existían otras que no pagaban contribución, visitadas por familias obreras, donde la cantidad prestada no excedió de una peseta y los objetos de empeño no pasaban de... pañuelos o sábanas (137) ».

¹³ *Madrid de Galdós*, *op. cit.*, p. 11-14.

torno a la ascensión y declive sociales de un usurero en medio de una sociedad de valores burgueses : *Torquemada en la Hoguera* ; *Torquemada en el Purgatorio* ; *Torquemada en la Cruz* ; *Torquemada y San Pedro* »¹⁴. Ce sont précisément les titres de la tétralogie.

LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE EN FILIGRANE

Nous allons aborder une autre source de Galdós, car cet observateur hors pair du Madrid fin de siècle a une autre ferveur : la littérature européenne. Nous allons le faire à travers le filtre de l'usure, laquelle fait partout l'objet d'*opprobre* et d'*attirance* littéraires.

Les avarés, ces « âmes mortes », ces « âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt »¹⁵, par leur *boue* métaphorique même, excitent prodigieusement la curiosité des romanciers. Galdós a rencontré, sans aucun doute, dans la littérature russe du XIXe siècle des avarés-usuriers, même si c'est aux prodiges que le roman russe fait la part belle. Que Galdós ait en tête cet inoubliable personnage d'avare qu'est Pliouchkine dans *Les Âmes mortes* de Gogol, et l'usurière Aliona Ivanovna de *Crime et Châtiment*, ou « Ioudouchka » - Petit Judas -, dans le roman social de Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev* : c'est probable. L'Espagne se disait en phase avec le « réalisme mystique » russe - expression plastique d'une société qui a beaucoup d'affinités avec la société espagnole, affirme même la romancière Emilia Pardo Bazán, l'amie de Galdós¹⁶.

Mais n'oublions pas que, dès l'enfance, Galdós s'est ouvert à la littérature anglaise par son éducation britannique, par sa boulimie de feuilletons romantiques ; il connaît bien les avarés de Walter Scott. Galdós adulte restera un grand amateur de littérature anglaise, de Shakespeare et de Dickens, pour ne citer que les deux auteurs qui paraissent les deux champs majeurs sur le thème de l'avare-usurier¹⁷. Carlos Blanco Aguinaga va jusqu'à dire que, de tous les romanciers européens du XIXe siècle, c'est avec Dickens que Benito Pérez Galdós offre le plus de parenté, par la trame, le délié de la langue, l'ironie - par l'ironie surtout.

Pourtant, je vais m'arrêter davantage sur la littérature française que je connais mieux. Le roman français du XIXe « suit la montée du capitalisme », du romantisme humanitariste où les héros sont les *Misérables* au naturalisme de *L'Argent* de Zola où les protagonistes ont nom Banque, Bourse, Spéculation¹⁸. Selon José F. Montesinos, les grandes créations galdosiennes, celles qui se situent dans les années 80-90, ne furent possibles que grâce au renouvellement de l'art narratif engendré par le naturalisme - un naturalisme revu et corrigé, « spiritualisé ». En effet, quelles que soient les réticences de Galdós (mais aussi de ses amis *Clarín* ou Emilia Pardo Bazán) vis-à-vis du positivisme, le naturalisme français lui a offert une « stratégie narrative »¹⁹.

¹⁴ M. Espadas Burgos et J. R. de Urquijo soulignent à juste titre l'importance des *Episodes Nationaux*, publiés entre 1873 et 1912, qui retracent, à la manière d'Erckmann-Chatrian, dans une perspective libérale, l'histoire de l'Espagne depuis *Trafalgar* (1805) jusqu'à l'assassinat du ministre de la Restauration Cánovas (1895), en gros tout le siècle.

¹⁵ La Bruyère, *Caractères*, 58. Remarquable également *Caractères*, 114.

¹⁶ Francisco Caudet, « Fortunata y Jacinta : el "naturalismo espiritual" », *Textos y contextos de Galdós, Actas del Simposio Centenario de Fortunata y Jacinta*, J. W. Kronik et H. S. Turner, Madrid, Castalia, 1994, p. 93-94.

¹⁷ Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 9, signale « cette larve d'usurier qu'est le "pawnbroker" des romans anglais du XIXe siècle ».

¹⁸ « L'Argent », dir. Antoine Spire, *Autrement*, série « Mutations », n° 132, 1992.

¹⁹ José F. Montesinos, « Galdós en busca de novela », *Insula*, n° 202, sept. 1963. Francisco Caudet, « Fortunata y Jacinta : el "naturalismo espiritual" », *op. cit.*, p. 92.

BALZAC L'AÎNÉ, ZOLA L'INCONTOURNABLE

On sait tous que les romans de Balzac constituent le document le plus précieux sur la peinture des mœurs françaises de la Restauration à la monarchie de Juillet (vues par un légitimiste catholique). On sait aussi Benito Pérez Galdós grand admirateur de Balzac. Montesinos affirme qu'il est probablement le seul Espagnol à avoir lu tout Balzac, à l'avoir bien compris et à en avoir assimilé les enseignements²⁰. En tout cas, *Eugénie Grandet* fut son premier coup de cœur. N'empêche, rétorque Carlos Blanco Aguinaga, « entre le Père Grandet et Torquemada il y a un abîme »²¹. Nous allons voir que sur ce fossé les passerelles sont nombreuses.

Grandet, l'usurier provincial, 1833

Je renvoie pour *Eugénie Grandet* à la riche étude introductive de P. G. Castex²². Il nous dit en substance : Grandet doit le premier essor de sa fortune aux événements de 1789. Grâce à ses économies personnelles et aux ressources supplémentaires que lui a values un mariage opportun, il a pu acheter des biens du clergé²³. Vient l'époque du Consulat ; devenu maire de Saumur, il est avantageusement cadastré. Sous l'Empire, redevenu simple citoyen, Grandet se consacre, en apparence, à l'exploitation de ses propriétés, mais il pratique aussi, en sous main, l'escompte et l'usure, les deux grands recours qui s'offrent aux capitalistes désireux de faire valoir leurs fonds au début du siècle. La Restauration fournira à l'avidité des spéculateurs un aliment nouveau : la Rente. C'est en achetant des fonds d'État que Grandet couronne sa fortune dans les dernières années de sa vie. Le romancier « réaliste », qui a décrit l'avant 1848, se devait de faire état de telles transactions immobilières et mobilières. *Mutatis mutandis* on pourrait appliquer ce résumé à Torquemada.

Gobseck, l'usurier urbain, 1830

Galdós le connaît bien aussi cet usurier emblématique²⁴, ainsi le malheureux personnage de *El doctor Centeno* se rend-il chez un certain « Gobseck », rue Rubio, n° 41, troisième étage. Tout un programme ! L'avare qui se cache derrière ce terrible nom est le plus inhumain des usuriers. Sec de corps et d'âme, il court dans tout Paris, « d'une jambe sèche », monnayer bordereaux d'escompte, billets, effets. Il met « sa pénétration de tous les ressorts qui font mouvoir l'Humanité » au profit de l'usure et éprouve une jouissance malsaine à écraser ses débiteurs. Et le narrateur de s'interroger sur cette inquiétante personnalité : « Je me suis

²⁰ José F. Montesinos, « Notas sueltas sobre la fortuna de Balzac en España », *Revue de Littérature comparée*, n° 24, 1950, p. 309-339.

²¹ Carlos Blanco Aguinaga, « La "originalidad" de Galdós », *Textos y contextos de Galdós, Actas del Simposio Centenario de Fortunata y Jacinta...*, p. 180. Pour *Le Contexte de l'œuvre littéraire* consulter les travaux de Dominique Maingueneau (énonciation, écrivain, société), Paris, Dunod, 1993.

²² *Eugénie Grandet* (1833), Paris, Ed. Garnier, 1983, premier tome de *Scènes de la vie de province*, dorénavant *EG*. On a attribué aux affaires désastreuses de Balzac sa constante stigmatisation de l'usure.

²³ Grandet a 40 ans lors du décret d'aliénation des biens ecclésiastiques, le 2 novembre 1789.

²⁴ Honoré de Balzac, *Gobseck* (1830), Tours, Ed. Laurence Olivier Four, 1977. On aurait pu parler aussi de César Birroteau que Galdós, à l'évidence, a « fréquenté ».

quelquefois demandé à quel sexe il appartenait. Si les usuriers ressemblent à celui-là, je crois qu'ils sont du genre neutre »²⁵. Une fin abjecte vient condamner l'usurier sans foi ni loi²⁶.

L'Argent d'Émile Zola, 1891

Dans ce roman²⁷, deux classes occupent le devant de la scène, l'aristocratie et la bourgeoisie du Second Empire, le peuple ne servant que de toile de fond floue²⁸. Le pivot central est plus l'argent que le brasseur d'argent. Ce dernier n'est pas un personnage unique, usurier-financier, il se décompose en trois types principaux : l'usurier souterrain, l'agiateur conquérant, le banquier séculaire, chacun d'eux symbolisant un rapport différent à l'argent. Plus que le roman de l'usure c'est le roman de la Bourse, dont l'évocation tentaculaire au premier chapitre est des plus saisissantes. Mais, faisant le pendant, l'usure est là, tapie, prégnante.

L'usure « charognarde »

Les usuriers sont un homme et une femme, Busch et la Méchain - l'usure n'est pas sexiste -, deux usuriers répugnants « classiques ». Toujours cette saleté de l'usurier : « [les doigts de Busch étaient] énormes et sales..., sa redingote râpée et maculée de taches, remontait jusque dans ses cheveux pâles, qui tombaient en mèches rares et rebelles de son crâne nu » ; un crâne de calculateur : « il obéissait assez souvent à ce qu'il appelait le coup de l'inspiration, cédant à une divination brusque »... La Méchain, encore plus hideuse, était « le corbeau qui suivait les armées en marche ». De connivence, ils font trafic de valeurs dépréciées (de billets impayés). Exemple : on voit « Busch en compagnie de deux messieurs très sales, peut-être des huissiers...[aller] réclamer sept cent trente francs quinze centimes, sans compter les nouveaux frais, pour une créance de trois cents francs, une créance achetée par lui cent sous, au tas avec des chiffons ». La jubilation, c'est l'embargo ! Busch est toutefois moins dénaturé que Gobseck. On lui connaît au moins un sentiment humain : l'amour pour son frère Sigismond, un pur esprit, au « vaste front bossu d'intelligence », qui n'est pas sans rappeler le fils de Torquemada, Valentin, comme lui emporté par la maladie²⁹.

L'agio pervers

Alors que l'usurier opère dans l'ombre, le financier Saccard a pignon sur rue ; autour de lui s'agitent, « en un interminable galop, les amis et les clients considérables, les agents de change, les coulisiers, les remisiers, toute la nuée de la finance ». Lorsque s'ouvre le roman Saccard sort d'une faillite, mais il se refait : « la spéculation c'était la continuelle instabilité... ; il sortait vidé, brûlé, de dix années de formidables trafics sur les terrains du nouveau Paris, dans lesquels tant d'autres plus lourds, avaient ramassé de colossales fortunes ». Grâce à un coup d'agio « un fleuve de millions [coulera à nouveau] entre ses mains ». Mais il ne dispose que de capitaux fictifs et faute d'avoir su enraciner son trafic, il replongera, entraînant plus d'un aristocrate dans sa chute. En effet, l'aristocratie se laisse contaminer par les mirages de l'agio : le palais de la princesse va abriter une maison de crédit ; l'infortunée comtesse, tourmentée de

²⁵ Curieusement, on relève aussi chez Torquemada des mimiques de « afeminamiento » (effémination), *Torquemada en la hoguera*, *infra*, p. 20.

²⁶ Gobseck, *op. cit.*, p. 27 et p. 63.

²⁷ Émile Zola, *L'Argent* (1891), série *Les Rougon-Macquart*, Paris, Fasquelle, 1954. Zola avait écrit, vingt ans plus tôt, un autre roman sur l'argent, *La Curée*.

²⁸ *Ibid.*, p. 8 : Brève allusion à « cette Association internationale des travailleurs, qu'on vient de fonder pour améliorer la condition des ouvriers ».

²⁹ *Ibid.*, p. 16-17 ; p. 30 ; p. 153 ; p. 301-302.

scrupules à l'idée de faire travailler de l'argent, va finir par confier à Saccard ses derniers avoirs³⁰.

Le banquier juif inébranlable

Aux sables mouvants de Saccard l'aventurier, Zola oppose le roc de la Banque Gundermann : « En moins d'un siècle, la monstrueuse fortune d'un milliard était née, avait poussé, débordé dans cette famille, par l'épargne, par l'heureux concours aussi des événements. Il y avait là comme une prédestination, aidée d'une intelligence vive, d'un travail acharné, d'un effort prudent et invincible, continuellement tendu vers le même but »³¹. Le véreux Saccard est animé de la haine de son rival en affaires, ce juif, « araignée au centre de sa toile, pour guetter sa proie, sucer le sang de tous ». Si cette imagerie traditionnelle se retrouve chez Galdós, et si l'adjectif *judío* figure bien dans les qualificatifs-clichés de l'usurier galdosien, en revanche, la problématique de l'antisémitisme en tant que telle est absente du roman.

Les *Torquemada*, quelle que soit leur originalité, ont à voir, c'est évident, avec les créations et créatures de Balzac et de Zola.

II. TORQUEMADA

« ROMANS CONTEMPORAINS » DE GALDÓS

L'Espagne, comme tous les pays occidentaux, a connu une floraison protéiforme de la littérature théologique et morale autour de la légitimité du prêt à intérêt et de l'usure. Quant à la littérature de fiction, du Moyen Âge à nos jours, elle s'est emparée de la figure de l'usurier³². On relève chez Benito Pérez Galdós, l'un des maîtres du roman espagnol, une fascination particulière pour cette figure de l'adversité, ce prédateur de l'ombre grotesquement monomaniaque. Quand le romancier s'attaque à la série *Torquemada*, en 1889, il est en pleine possession de son art, il a déjà écrit une bonne cinquantaine de volumes, menant de front la collection des *Episodes Nationaux* et celle des *Romans contemporains*. Il a déjà essayé la figure de l'usurier Torquemada dans deux romans-clés, *Fortunata y Jacinta* et *La de Bringas*. On se rappelle le goût de Balzac pour les personnages « reparaissants » : le baron de Nucingen, le banquier balzacien par excellence, apparaît dans 31 romans !

³⁰ *Ibid.*, p. 7. cf p. 117 : « ... comme propriétaire elle avait d'abord refusé, dans sa haine de tout trafic d'argent : jamais son toit n'abriterait une telle abomination. Puis, ce jour-là, mettant la religion dans l'affaire, émue de la grandeur du but, elle consentit. C'était une concession extrême, elle se sentait prise d'un petit frisson, lorsqu'elle songeait à cette machine infernale d'une maison de crédit, d'une maison de Bourse et d'agio, dont elle laissait ainsi établir sous elle les rouages de ruine et de mort » ; p. 133 ; p. 149.

³¹ *Ibid.*, p. 93.

³² Bartolomé Clavero, *Usura. Del uso económico de la religion en la historia*, Madrid, Tecnos, 1984, p. 36, note 59. On pourrait citer, entre autres, parmi les écrivains du XIXe siècle, qui se sont penchés sur l'usure ou sa bancarisation : Jovellanos surtout, *Obras completas e inéditas*, Madrid, 1952, BAE, t. 50 ; López de Ayala, *El tanto por ciento* ; Alarcón, *El niño de la bola* ; Palacio Valdés, *La Espuma* ; Narcís Oller, *L'Escanyapobres* et *La Febre d'Or* ; Leopoldo Alas, et un long etc. Mais on relève encore des caricatures dans la littérature d'aujourd'hui : Manuel Andújar, « Como si acabase de ocurrir », *Cuentos completos*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 112 : « ... me llegó, cual un escalofrío, el eco sigiloso y diminuto de una respiración abrasada. Procuré, instintivamente, no moverme, no hacer ruido. Y dirigí la mirada a mi desconocido acompañante. Era una mujer flaca, de cuerpo acortezado, entrada en años, despeinado el cabello fibroso, vestida de medio luto. Apenas lograba distinguir sus facciones ; sólo aprehendí la silueta aplanada, el desgonce de los hombros, el áspero pellejo oscuro de las manos. Y su quemado brillo. [...] espí sus ademanes nerviosos. Después, en ráfagas, el triángulo caprino de la frente, los zapatos de tacón bajo. [...] extrajo del seno una libreta de tapas charoladas [...]. La identifiqué, sobre todo, por el grotesco lado de la mandíbula ».

La de Bringas, 1884

Voici le portrait de Torquemada dans *La de Bringas* : « Taille moyenne, cheveux gris, pas rasé de quatre jours, brun, l'air clérical. Il avait l'éternelle habitude de demander des nouvelles de la famille en saluant ; il parlait en séparant les mots et en mettant entre les paragraphes des pauses asthmatiques, de telle sorte que celui qui l'écoutait se sentait pris, irrémédiablement, d'engourdissement dans l'émission du souffle »³³. On aura reconnu le bredouillement tactique, hypnotique, de Grandet pour endormir la vigilance de ses victimes.

Bringas est ce mari qui tient très serrés les cordons de la bourse mais dont la femme, la très coquette Rosalía, se vendrait pour arborer une belle toilette sur la Promenade du Prado ou faire une cure à Arcachon, alors fort à la mode. D'où les stratagèmes de « la de de Bringas », qui finit par tomber entre les serres³⁴ de Torquemada lequel n'exige pas - et pour cause - la signature du mari pour légaliser le contrat : « Le prêt est pour un mois, pas un jour de plus ; et, alors qu'il ne donne que 4 000 réaux, il établit une obligation de 4 500. Ah ! des 4 000 il va falloir déduire une commission de 200 réaux »³⁵. Toutes les ficelles de l'usure sont là : le court terme, la commission, la stipulation d'un capital supérieur à la somme versée. L'intérêt perçu est en définitive de 221 %. A l'échéance, le bonhomme restera de marbre : « una roca ». Alors Rosalía aura recours à une courtisane, Refugio, alias « la Sánchez » - on ne fait pas plus peuple -, qui prend plaisir à humilier la bourgeoise ; en revanche, cette fille sera capable, elle, de prêter de l'argent sans reçu.

Fortunata y Jacinta, 1887

Dans le volumineux chef-d'œuvre *Fortunata y Jacinta*³⁶, Galdós donne à voir (hors la trame sentimentale ou de façon croisée) la prise de pouvoir de la classe moyenne à travers l'essor du commerce du tissu. Le narrateur semble décerner un satisfecit à cette évolution puisqu'il l'inclut dans une dynamique de progrès : « [pour que le commerce progressât]... c'est tout Madrid qui avait dû se transformer : il avait fallu la *desamortización* pour faire naître une ville nouvelle sur les décombres de l'ancienne ; le marquis de Pontejos pour rendre présentable ce gros bourg ; les réformes tarifaires de 1849 et de 1868 pour mettre le commerce madrilène sens dessus dessous ; le grand talent de Salamanca pour concevoir les premiers chemins de fer ; la magie de la vapeur, pour placer Madrid à quarante heures de Paris ; et enfin, beaucoup de guerres, de révolutions et de grands bouleversements dans la richesse individuelle ». Quelle aubaine pour les prêteurs usuriers, tel Cándido Samaniego - membre, nous signale le narrateur non sans ironie, de la « Société protectrice des gentilshommes nécessiteux » !... Sont également prêteurs dans le roman, mais à un échelon social inférieur, Doña Lupe et Francisco

³³ Benito Pérez Galdós, *La de Bringas* (1884), Buenos Aires, Losada, 1945, p. 180.

³⁴ Gobseck, *op. cit.*, p. 27-29 : « ... ces pauvres femmes craignent le scandale que produirait un protêt dans leur ménage et se donneraient en paiement plutôt que de ne pas payer » : « /- Jusqu'à demain midi, madame, répondez-je en repliant le billet que je lui avais présenté, je n'ai le droit de protester qu'à cette heure-là... /- Un protêt ! y pensez-vous... [si le comte...] Prenez, dit-elle [un diamant], et allez vous-en ».

³⁵ *La de Bringas*, *op. cit.*, p. 179. Consulter Bernard Schnapper, « Usure sauvage et capitalisme domestique dans la France du XIXe siècle », *Religion, société, Politique, Mélanges à Jacques Ellul*, Paris, 1983, p. 350, « L'usure est aisée à dissimuler : les deux parties, le créancier et le débiteur, se sont mises d'accord et peuvent inclure une fraction des intérêts dans le capital à restituer. Pas de corps de délit, pas de plaignant : il faut un hasard ou des abus criants et répétés pour provoquer une enquête et des poursuites. La justice ne traite qu'une faible partie des pratiques usuraires ».

³⁶ Benito Pérez Galdós, *Fortunata y Jacinta* (1887), Madrid, Ed. Hernando, 1979.

Torquemada. Ce dernier, précise-t-on, s'était lancé dans les affaires avec douze mille réaux dont avait hérité sa femme en 1851. En 1868, il possédait déjà deux immeubles³⁷.

LA SÉRIE « TORQUEMADA »

Je vais tenter de tracer à grands traits quelques axes de la série, pour revenir ensuite sur chacune des étapes de l'action. *Torquemada* est d'abord l'exploration d'une passion par une conscience narrative à travers le prisme du Madrid de la Restauration³⁸. C'est en effet de passion qu'il s'agit : n'oublions pas que les actes de cette « comédie humaine » s'intitulent *Bûcher, Croix, Purgatoire et Saint Pierre*.

Mais le lecteur de Galdós a beau se laisser emporter par la fiction, il n'en demeure pas moins conscient que « les péripéties (et contradictions) de l'ascension de l'avare Torquemada au rang de sénateur puis de marquis reproduisent des changements sociaux concrets [...] lors du transfert de pouvoir d'une aristocratie crispée et paralysée dans son archaïsme à la bourgeoisie opportuniste et évolutive [...], au prix d'un mariage de raison ». En effet, l'union de Torquemada avec Fidela de Aguila est la transposition allégorique, métonymique, de la fusion sociale de la nouvelle oligarchie. La métamorphose de Torquemada « relève du pacte des temps nouveaux ». Ceux qui ne veulent pas pactiser n'ont plus qu'à disparaître : tout aussi paradigmatique est donc le suicide de l'aristocrate Rafael de Aguila qui n'accepte pas de se salir avec l'argent de l'usurier, argent « pétri avec le sang du pauvre »³⁹.

A travers ces clivages et glissements de classe, le romancier se plaît à mettre en lumière le rôle social des femmes ; c'est un autre fil conducteur de la série. A chacune des étapes de la croissance de Torquemada, il y aura une femme : sa première épouse Silvia, son associée en usure doña Lupe, sa fille Rufinita, sa deuxième épouse et enfin sa belle-sœur Cruz. Femmes douces ou femmes de tête, toutes, à tour de rôle, en synergie avec la dynamique de l'époque, le tirent vers le haut, le « bonifient ». Galdós, à sa manière, entend s'imposer comme sociologue.

Entrons à présent dans les péripéties.

TORQUEMADA EN LA HOGUERA, 1889 (TH)

Présentation du personnage et de son entourage

Le titre, c'est bien connu, est un contrat de lecture⁴⁰ ; *Torquemada*, par sa seule sonorité, prépare le lecteur à la rencontre avec un être terrible - on pense à la sonorité de *Gobseck*. D'entrée, l'auteur se délecte du nom emblématique de Torquemada, *hypersémantique* par son étymologie *quemar/cremare* et par sa résonance historique (Tomás de Torquemada, le Grand Inquisiteur, 1420-1498) : le feu est présent à toutes les lignes de l'incipit où, dans un style baroque fortement ironique, on nous annonce que le protagoniste, baptisé par dérision *Torquemada el Peor*, brûle à petit feu ses victimes surpassant par là les autodafés de son

³⁷ *Ibid.*, p. 38 ; p. 112-114 ; p. 248 ; p. 333 ; p. 377-379.

³⁸ Véritable hymne à Madrid par Torquemada, dans *Torquemada en el Purgatorio*, p. 95, cf. le Saumur de Grandet, *EG*, p. 132 : « Sorti de Saumur, le bonhomme n'aurait fait qu'une pauvre figure. Peut-être en est-il des esprits comme de certains animaux, qui n'engendrent plus transplantés hors des climats où ils naissent ».

³⁹ Carlos Blanco Aguinaga. « Historia, reflejo literario y estructura de la novela : el ejemplo de "Torquemada", *La historia y el texto literario. Tres novelas de Galdós*, Madrid, Nuestra cultura, 1978, p. 97-125.

⁴⁰ Benito Pérez Galdós, *Torquemada en la Hoguera* (1989), Buenos Aires, Losada, 1946. Une traduction de la tétralogie en français intitulée *La Passion de Torquemada* vient de paraître en trois volumes (vol. 1, *Tourments*, correspond aux tomes 1 et 2 ; vol. 2, *Purgatoire* ; vol. 3, *Torquemada et saint Pierre*), Paris, Desjonquères, 1995-1996. Elle coïncide avec le centenaire de la série ; je n'ai pu l'utiliser pour ce travail.

homonyme ; le narrateur fait défiler tout le champ lexical du feu déjà doublement présent dans le titre : *hoguera, quemadero, consumió, llamas, hierro candente, cazuela, mechados, achicharró, fuego lento, fogonero, infierno...* Le feu en question est ici l'usure. Les victimes sur le gril sont les individus fragilisés par la conjoncture politique ou existentielle : employés flanqués de familles nombreuses, fonctionnaires mis à pied, militaires déplacés, pauvres maris dont les femmes frivoles ont leur jour de thé, veuves explorées, les sans cervelle ou les sans moralité, etc. Bons ou mauvais, ils ont entre tous permis à l'usurier d'acheter, dans la fameuse année 1868, une maison de vingt-quatre logements, d'un rapport de 1 300 réaux par mois - ce qui correspondrait à 7 ou 7 ½ pour 100 du capital. Sourd aux jérémiades, il va en personne recouvrer les loyers tous les dimanches, car la paie de la semaine est toute fraîche. En 1875, le capital de « cette féroce fourmi » a doublé⁴¹.

Physiquement, il est une sorte de puzzle des traits que l'imagerie traditionnelle associe à l'usure. Sale, il l'est. Son teint est de ce jaune qui ne trompe pas⁴² ; même son regard est jaune. Son aspect physique, comme celui de tous les usuriers de la littérature, inspire le dégoût : « son visage présentait un mélange étrange de militaire et d'ecclésiastique [...], tout en lui était gras, visqueux, et répulsif », « sa calvitie grasse », « sa diction douceuse », « sa main... moite »⁴³.

Torquemada a la patience méthodique, l'horreur de l'oisiveté⁴⁴ ; il connaît sa force et en jouit. Pourtant, comme chez la plupart des grands avarés, cette volonté de *puissance* ne le met pas à l'abri de toute faiblesse. Galdós accentue à plaisir, par des touches concrètes, non sans un clin d'oeil à Quevedo, la ladrerie de son *tacaño* qui compte les pois chiches de la soupe - on pense également au bouillon de corbeau du Père Grandet⁴⁵. Ses façons l'exposeraient au ridicule rédhitoire s'il ne savait, par sa réussite, imposer le respect. Galdós aime aussi accuser ses habitudes de langage (l'éternel juron « ¡ñales ! » ou le prurit d'imitation du vocabulaire bourgeois pas toujours maîtrisé). Seuls l'art et l'ironie de l'auteur rendent le personnage plausible.

Le groupe domestique se réduit à une femme, deux enfants et une habituée de la maison, la « tia Roma »⁴⁶. L'épouse, Silvia, est docile comme la plupart des femmes d'avare⁴⁶ ; elle a acquis à son contact un sens magistral de l'économie domestique et des prêts épineux. C'est ensemble, « en jouant des coudes, nous dit le narrateur, qu'ils étaient parvenus à s'introduire dans la classe moyenne ».

⁴¹ TH, p. 10-11 ; p. 65. Le crédit a un calendrier explicite et implicite. On peut lire dans *Reformas Sociales*, II, *op. cit.* : Dans le centre de Madrid, on gage à la fin du mois et l'on dégage au début, car les employés sont mensualisés ; dans les quartiers populaires, on gage surtout le lundi et le mardi de chaque semaine, et on dégage le samedi soir ou le dimanche de préférence, les deux pointes de dégageement se situant la veille et le jour de saint Isidore et de Noël. Les pointes des emprunts en janvier, etc. ».

⁴² Chez Balzac la couleur jaune pour les yeux dénote l'avidité « de métal jaune », EG, p. 14 ; Gobseck « a les yeux jaunes comme ceux d'une fouine », p. 11. Moser, le spéculateur de *L'Argent*, de Zola, a le teint jaune, etc.

⁴³ TH, p. 20. Grandet a « un débit de parole lent », « un bredouillement affecté » ; Gobseck « parle d'un ton doux », « s'exprime par monosyllabes », « tend à économiser le souffle vital »...

⁴⁴ TP, p. 82 : « Il abhorrait le repos ; sa nature exigeait un affairément constant » ; aller aux eaux était une épreuve insupportable. Pour Grandet, « toujours en mouvement (EG, p. 220) », « les écus, ça va, ça vient, ça sue, ça produit (EG, p. 14) » ; « la vie est une affaire (EG, p. 195) ».

⁴⁵ EG, p. 89 : « Vous excuserez de pauvres vigneron qui n'ont jamais le sou ». Gobseck : « Vivrais-je comme je vis si j'étais riche ? ».

⁴⁶ TH, p. 12-13 ; p. 18. EG, p. 19 : « Sa femme, qu'il avait réduite à un ilotisme complet, était en affaires son paravent le plus commode »... EG, p. 36 : « ... l'entière servitude conjugale sous laquelle gémissait la pauvre femme ». Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 88 : « La femme de l'usurier doit soit le quitter, soit l'amender »... « C'est en général une figure touchante [des *exempla*]... voisine de ces personnages balzaciens féminins vivant dans l'ombre de maris ou de pères requins... ».

Sa fille Rufinita, à la mort de sa mère, en 1881, prend en main les rênes de la maison, bien décidée à amender l'avare : « il arbora donc une chemise propre deux fois par semaine [...] Don Francisco se rendit vite compte que ces nouveautés étaient bonnes [...], il trouvait de meilleures affaires, davantage d'amis utiles et exploitables [...] mais] il conserva sa façon de dire que les temps étaient durs, vraiment très durs... »⁴⁷.

Pour son fils Valentin, le barbare éprouve une véritable passion ; mais ce très bel enfant, au crâne légèrement bosselé du surdoué de la mathématique, mourra d'une méningite et Torquemada ne se consolera jamais de ce qu'il considère comme un vol⁴⁸.

La « tia Roma », chiffonnière de son état, vieille, sale, mais sorte de servante au grand cœur, rapportait en cachette des douceurs à Silvia : « C'était une martyre, une martyre ! - crie-t-elle à l'usurier - ... et vous, vous ne pensiez qu'à amasser l'argent et à le prêter à peseta pour douro au mois ! » [240 % l'an, ce qui correspond au taux avancé par le représentant des emprunteurs déjà cité]⁴⁹. En égrenant ainsi, tout au long du roman, des données numériques précises et vraisemblables, Galdós entend rappeler au lecteur qu'il brosse une véritable fresque de l'usure de son temps.

« Le sentiment catholique de Torquemada n'avait jamais été très vif. Il est vrai que, du temps de doña Silvia, ils allaient tous deux à la messe, par routine, c'est tout ». Pour sauver son fils, Torquemada essaiera d'acheter les bonnes grâces du ciel, en bon marchandeur qu'il est, donnant un matelas à la « tia Roma » qui n'en veut pas, distribuant des aumônes dans les rues, renonçant même à une dette. Mais comme ses largesses n'ont abouti à rien, « dès le lendemain de l'enterrement, il est repris de la fièvre des transactions terrestres »⁵⁰.

TORQUEMADA EN LA CRUZ, 1894 (TC)

Ceux de la « haute »

Nous sommes au milieu des années 80. Le deuxième volume⁵¹ commence par la mort de doña Lupe, l'amie de toujours et l'associée en usure ; pendant son agonie, elle confie à Torquemada le sort et les intérêts de ses protégées, les demoiselles de Aguila, de la plus haute noblesse tombée dans la misère⁵² ; elles ont un frère aveugle ; un procès en cours devrait leur rapporter des richesses fabuleuses : dans le délire de l'usurière se mêlent et s'amoncellent galions d'or des Amériques, huertas, mines, actions de la Banque d'Espagne⁵³.

La rencontre avec les Aguila va être pour Torquemada le premier contact avec la haute aristocratie et l'amorce d'une période de polissage, de remise en question : « ... il faut user de "politique" pour se mettre à la hauteur, se dit-il... Jusqu'en 85, j'ai dit *diferencia*... Il n'y a

⁴⁷ TH, p. 18-20.

⁴⁸ TH, p. 15 ; 18-21 ; p. 95. Cf. EG, p. 19 : « Son front ne manquait pas de protubérances significatives » (bosses phrénologiques, proéminences « significatives », dans lesquelles Gall a placé « les mondes poétiques » ; idée récurrente dans la littérature du XIXe siècle).

⁴⁹ TH, p. 58-59 ; p. 89-93. Cf. *Reformas sociales*, I, op. cit., p. 109 : « un 20 % mensuel »

⁵⁰ TH, p. 34 ; p. 101. Les longues tentatives de rachat de Torquemada : TH, p. 39-101. Cf. Jacques Le Goff, op. cit., p. 92-94 : « Le système de rachat dont disposait l'usurier pendant sa vie, et encore à l'article de la mort, comprenait : confession, contrition (repentir) et satisfaction (pénitence). Dans son cas, la pénitence, c'était la restitution ».

⁵¹ Benito Pérez Galdós, *Torquemada en la Cruz* (1894), Buenos Aires, Losada, 1946.

⁵² Zola, op. cit. ; p. 69-71 : les « miracles d'avarice » des dames de Beauvilliers, tombées dans la misère mais qui veulent rester dignes, ne sont pas sans rappeler les prodiges d'économie de Cruz de Águila.

⁵³ TC, p. 11-13. Cf. p. 99 : « ... la fantastique énumération que le moribond avait faite de ses richesses ».

qu'à faire attention et à prêter l'oreille à la façon de parler de ceux qui savent parler [...] Que nous qui payons des contributions nous soyons des ânes... Ah ! ça non, non, et non ! »⁵⁴.

Alors Torquemada va prendre le risque inusité de renouveler une créance à cette famille distinguée, certes, mais insolvable. Les Aguila dégageront leurs affaires du « clou »⁵⁵. Et lui qui n'a jamais fait de cadeau en affaires pense, pour la première fois, à exonérer d'intérêts. Galdós se livre alors à une belle étude lexicale : « Même si cela peut paraître étrange, cet homme [de 56 ans] ne trouvait pas, malgré toute sa perspicacité, les termes adéquats pour formuler l'exonération d'intérêts. Il possédait une infinité de ressources de vocabulaire pour formuler le contraire ; mais du langage de la générosité, il ne connaissait, pas même par oui-dire, le moindre mot »⁵⁶.

C'est tout un savoir-vivre qu'il va falloir acquérir, toute une façade de pauvreté qu'il va falloir faire sauter. Fini le trois pièces dans un quartier populaire, tanière de grigou bourrée d'objets hétéroclites provenant d'embargos et encans, où le meuble roi est le *bargueño* aux secrets⁵⁷ : « Ne comprenez-vous pas - lui dira son nouveau mentor, José Ruiz Donoso, un bureaucrate économiste -, que vous perdez du crédit à vivre dans un logis aussi misérable. La richesse impose des devoirs, cher monsieur : être puissant et ne pas figurer comme tel dans le tableau social, c'est une grave erreur » : « Adieu richesse des nations, adieu mouvement mercantile, adieu échanges, adieu beauté et commodité des grandes villes, adieu réseau de chemin de fer ».

Ce discours allait avoir une importance décisive sur la conduite de Torquemada, qui se montre perfectible. Il faudrait penser à la redingote et au chapeau... « Le fait est qu'en une seule soirée avec ces personnes de si bonne compagnie, il avait appris plus de termes élégants qu'en dix ans de sa vie antérieure... »⁵⁸.

Parallèlement à l'habit, c'est tout le négoce usuraire qui est revu. « Donoso avait élargi ses vues au sujet du prêt. Il ne se bornait pas au champ étroit de la surveillance du traitement des employés civils et militaires, ni à l'hypothèque de maisons à Madrid. Il apprit de nouvelles façons de placer l'argent à une plus grande échelle, et il fut initié aux opérations lucratives sans risque aucun »⁵⁹.

Donoso, le médiateur selon les uns, le corrupteur selon Rafael, va être l'artisan du remariage, dont nous avons déjà parlé, entre le vieux Torquemada et la jeune Águila. Cruz, l'ainée, ne parviendra pas à vaincre la résistance de son frère Rafael, hostile à la mésalliance, même après six années de misère dégradante. Elle le traite de don Quichotte et prend à témoin sénateurs et marquis : « ... qui se souvient que les uns ont arrondi leur fortune en vendant des noirs et les autres en suçant par l'usure les fortunes en déconfiture ? »... « ouvre grand ton esprit à la tolérance, aux transactions que nous impose la réalité, et sans lesquelles nous ne pourrions exister »⁶⁰.

Rafael crie vengeance : « Dans les temps à venir, les aristocrates ruinés, dépossédés de leur propriété par les usuriers et trafiquants de la classe moyenne, se sentiront poussés à la

⁵⁴ TC, p. 21-22. Gobseck se vante de ne payer que sept francs de contribution (p. 22).

⁵⁵ TC, p. 140. Délibérément l'auteur ne nous précise pas s'il s'agit de maisons de prêt particulières ou du mont-de-piété : « / - Urgen los cubiertos de plata / - Están en ... / - En lo que estuviesen : lo mismo da » ; p. 151-152.

⁵⁶ TC, p. 42.

⁵⁷ TC, p. 43-44. Cf. Gobseck, p. 101 : « Cette pièce était encombrée de meubles, d'argenterie, de lampes, de tableaux, de vases, de livres, de belles gravures roulées, sans cadres, de curiosités... et de gages qui lui étaient restés faute de paiement ».

⁵⁸ TC, p. 58-64 ; p. 74-77.

⁵⁹ TC, p. 71. Allusion aux prêts aux employés sur nantissement de leur traitement. *San risque...* cf. EG, p. 430 : si la totalité des intérêts est capitalisée chaque année au taux de cinq pour cent, la somme placée se double en quatorze ans, « sans impôts, ni réparations, ni grêle, ni gelée, ni marée, ni rien qui tracasse les revenus ».

⁶⁰ TC, p. 91 ; p. 150.

vengeance... ils voudront détruire cette race égoïste. Ces bourgeois grossiers et vicieux, qui après avoir absorbé les biens de l'Église, se sont emparés de l'État, monopolisent le pouvoir, la richesse et veulent pour leurs coffres tout l'argent des pauvres et des riches et pour leurs couches les femmes de l'aristocratie »⁶¹. Noble déclassé, ayant rejeté l'aristocratie monétaire, il ne lui reste que le peuple en guise d'interlocuteur ; il est symbolique que, dans sa pitoyable fugue, Rafael rencontre, lui l'aveugle, un autre exclu, un mendiant boiteux et manchot, dont le père qui possédait quatorze paires de mules avait été ruiné par l'usure.

TORQUEMADA EN EL PURGATORIO, 1894 (TP)

L'homme fort de la Bourse

Torquemada⁶² reste sur la défensive face à ce qu'il considère la folie des grandeurs de Cruz del Aguila et revendique inlassablement « le juste milieu », mais, par paliers, la mutation avance. La lecture de la presse contribue à l'ouverture de Torquemada : « ... elle lui offrait de véritables révélations d'ordre intellectuel et lui ouvrait des horizons immenses, alors que, jusque-là, il ne voyait pas plus loin que son nez [...] Il était au courant de tout, qui plus est, il apprenait au passage quelque tournure élégante dont il émaillait ensuite la conversation ». Le cercle de ses affaires s'étend. Très vite, il maîtrise tous les procédés bancaires, toutes les inventions fiduciaires ; il diversifie les opérations ; fait main basse, à point nommé, sur les tabacs, les titres ferroviaires, les terrains des faillits : « ses ordres en Bourse [sont] la clé de toutes les opérations de quelque importance qui s'y réalisent »⁶³.

Cruz pousse « l'opulent capitaliste » à installer de nouveaux bureaux, conformes « aux exigences modernes », avec employés, télégraphe, et à se déplacer en voiture : standing capitalisme oblige : « Il n'est pas bon d'aller à la Bourse en classe piéton ». Torquemada finit toujours par céder aux dépenses ostentatoires orchestrées par Cruz parce que le profit est à la clef.

Le narrateur résume ainsi la longue carrière de ce self-made-man :

« Disons-le tout net : Torquemada possédait un talent de premier ordre pour les affaires, une aptitude incubée par trente années d'apprentissage usuraire étrié et porté ensuite sur un terrain plus vaste et à de très hautes sphères. L'éducation de ce talent avait été dure, au milieu de privations et d'abominables luttes contre l'humanité précaire, d'où il tira une connaissance très approfondie des individus sous l'angle exclusif d'"en avoir ou pas", la patience, l'évaluation claire du tant pour cent, le limage tenace, et le calcul exquis de la bonne occasion. Ces qualités, appliquées ensuite à des opérations de grande envergure, s'affinèrent et acquirent un développement formidable : c'est ce qu'observaient Donoso et les amis puissants qui venaient grossir de plus en plus les soirées. Tous le tenaient pour un homme sans culture, grossier et parfois brutalement égoïste ; mais, en même temps, ils lui reconnaissaient un coup d'oeil magistral pour les affaires, un flair très sûr qui lui conférerait une incontestable autorité, de telle sorte que, tout en se prenant pour des gens de qualité supérieure dans la vie en général,

⁶¹ TC, p. 196-197.

⁶² Benito Pérez Galdós, *Torquemada en el Purgatorio* (1894), Buenos Aires, Ed. Losada, 1946.

⁶³ TP, p. 9-13 ; p. 15-16 ; p. 56-57 ; p. 63-65 ; p. 117. Voir le prologue d'EG : Les transactions mobilières n'étaient pas encore entrées dans les mœurs et ne se concevaient avec clarté que dans les milieux proches des banques ou des centres d'affaires. Grandet lui-même commence par manifester quelque réticence : son notaire, informé par métier des réalités de la finance, a du mal à le persuader d'entrer dans le jeu. Mais une fois décidé, il agit avec une opportunité et une continuité qui ne se démentiront pas. Ce rôle d'initiateur sera tenu dans *Torquemada* par José Ruiz Donoso.

dans cette branche très spéciale du négoce ils s'inclinaient devant le barbare, et ils l'écoutaient comme on écoute un père de l'Eglise... crémastique »⁶⁴.

Le métissage social

Ce passage rend bien le ton du roman et l'ironie qui le sous-tend - cette voix *off* qui vous dit « attention ». On décèle en filigrane une perplexité face au « métissage social » - l'expression est de Galdós lui-même. Il nous dit d'un certain Morentin qu'il est « plébéien par son père et aristocrate par sa mère, socialement métis, comme presque toute la génération en cours ». Galdós avance, pêle-mêle, des facteurs concrets et des facteurs symboliques de ce *métissage* qui gomme les types sociaux : l'évolution des mentalités, les progrès de l'industrie, la baisse des tarifs douaniers qui mettent à la portée du plus grand nombre les biens de consommation et notamment le vêtement qui égalise les apparences. Et Galdós, une fois de plus, revient sur le cas des usuriers avant 1868 et après : « Nous trouvons des hommes bien habillés - dit-il -, et même élégants, avec une conversation très agréable et un charme indéniable mais l'on découvre, ô surprise, que ceux qu'on prenait pour des flâneurs sont des usuriers endurcis »⁶⁵. La « surprise » est-ce celle de l'auteur ou du narrateur ? Galdós prend-il ses distances ? Refuse-t-il de décerner un satisfecit aux « mutants » sous observation.

Il y a chez Torquemada du *Doctor Jekyll* et du *Mister Hyde*... - passez-moi la comparaison pour le moins anachronique - en effet, malgré les efforts des partenaires et de l'acteur lui-même, « le naturel revient au galop » ; la première alerte sérieuse est le numéro grotesque du parfait avare que Torquemada donne le soir même de ses noces, sous l'effet du champagne. Sous la soie affleure la roture : grotesque, Torquemada l'est-il parce que usurier ou parce que roturier ? Galdós resterait-il fidèle à la distinction de l'aristocratie exemplaire. Bientôt le lecteur découvre que l'« opulent capitaliste » continue de pratiquer le prêt usuraire en sous main, comme Grandet : « Tout plongé qu'il fût dans le vaste monde des grandes affaires, don Francisco n'avait pas abandonné les trafics... souterrains du temps où, de connivence avec doña Lupe, il pratiquait le prêt personnel à intérêt... S'il lui arriva, dans sa nouvelle vie, de rejeter plusieurs manigances sales, dignes d'un maquignon mais non d'un homme de bien, en revanche, il en conserva religieusement d'autres, car il ne fallait pas jeter par la fenêtre le beau *liquide* qu'elles produisaient. Toutefois il n'en faisait pas mention, les cachant comme on cache une tare honteuse... Donoso aurait fait grise mine s'il avait appris que don Francisco Torquemada était propriétaire de six maisons de prêt, les plus centrales et parmi les mieux accréditées de Madrid ; et s'il est dit "accréditées" c'est qu'elles prêtaient avec diligence et une certaine largesse, sous le régime du *real* pour *douro* par mois [c'est-à-dire 60 % l'an, ce qui est conforme aux dires du *prestamista* de *Reformas sociales*, II, *supra*]. Il lui suffisait d'examiner le livre de comptes pour empocher tous les mois la bagatelle de mille *douros* »⁶⁶.

Lorsque le mystère sera éventé, Torquemada aura toutes les peines du monde à renoncer audit négoce. Cruz qui veut gagner son défi - « faire de cet homme une personne, de la personne un personnage et du personnage une éminence » - va l'admonester : « Aujourd'hui, monsieur don Francisco..., que vous n'avez pas à descendre et je dis bien descendre sur un terrain aussi vil : pourquoi ne cédez-vous pas ces... établissements, ... à des mains sales faites

⁶⁴ TP, p. 15. De nombreux financiers espagnols sont d'authentiques self-made-men, nous signalent Bahamonde et Toro ; ils étaient nombreux à n'avoir que des études très élémentaires (*op. cit.*, p. 206) ; Torquemada, n'est donc pas invraisemblable.

⁶⁵ TP, p. 49.

⁶⁶ TP, p. 67-68. On lit la même chose dans l'Enquête de 1887 dépourillée par F. Simón Segura, *op. cit.*, p. 242 : « ...sin más trabajo que estarse en casa, hojeando sus libros ».

pour ça... Les vôtres sont propres aujourd'hui, et vous l'entendez bien ainsi... ». Devant la résistance de Torquemada, Cruz déclare : « même si vous ne m'écoutez pas quand je vous propose de vous débarrasser de cette lèpre qu'est le prêt usuraire et vil, je continuerai de vous procurer, avec l'aide de mon ami Donoso, des affaires blanches comme neige, celles qui rapportent autant d'honneur que d'argent »⁶⁷...

L'hypocrisie n'est pas loin... Devant cette distinction entre l'argent sale et l'argent propre, le perspicace Torquemada se livre à une analyse, froide, historique, de l'usure : « ce négoce, conclut-il, est aussi honorable que n'importe quel autre, que celui qui fait la très vénérable Banque d'Espagne ; la seule différence est qu'à travers les magnifiques baies vitrées de la Banque on ne voit pas de capes au "clou"... Moi je ne regarde pas les apparences mais la substance ! ». Cruz va le traiter de juif. Mais la voix narrative ne semble pas vouloir absoudre davantage l'usurier buveur de sang du pauvre que le financier « qui suce le sang incolore de l'État et le sang bleu des riches »⁶⁸. Et nous pensons que Galdós aurait fait sienne cette réflexion de Jacques Le Goff : « Je ne fais pas de l'usurier chrétien une victime, mais un coupable qui partage sa faute avec l'ensemble de la société, qui le méprisait et le persécutait tout en se servant de lui et en partageant sa soif d'argent. Je ne préfère pas les hypocrites aux cupides... Marx, dans *Le Capital*, a su rappeler la part d'usure qui subsistait dans le capitalisme »⁶⁹.

La réponse galdosienne résiderait-elle dans le fait que le fruit du mariage Torquemada-Aguila sera un avorton ?⁷⁰

TORQUEMADA y SAN PEDRO, 1895 (TS)

Le dernier combat : « *Fenus pecuniae, funus est animae* »⁷¹.

Voilà Torquemada « Marquis de San Eloy »⁷². Le narrateur a beau ironiser en sourdine sur cette noblesse toute fraîche, le bonhomme en impose par son don de divination des affaires, leitmotiv de la tétralogie, dont le romancier se plaît à multiplier les preuves. Le tout nouveau marquis de Saint Eloy a acheté le palais de Gravelines au duc ruiné - encore un ! -, pour avoir « succombé à la loi du siècle qui veut que la richesse immobilière des familles historiques passe à une seconde aristocratie dont les parchemins se perdent dans l'obscurité d'une boutique, ou dans les replis de l'industrie usuraire »⁷³.

Torquemada, qui a donc remporté tous les défis des hommes de son temps, va-t-il gagner son dernier combat, le mourir ? Il est à nouveau veuf...

On aura remarqué que la mort est aussi consubstantielle au roman que l'usure. La lutte que Torquemada engage contre la mort marque chacune des étapes de son ascension ; elle est le terreau de sa croissance : mort de sa première épouse ; de son fils bien-aimé ; de son associée l'usurière Doña Lupe ; de sa seconde épouse Fidela ; sa propre mort enfin qui, dans le

⁶⁷ TP, p. 64-70. *Le barbare* a droit à présent au don.

⁶⁸ TP, p. 72-76. Voir pour la « bancarisation » de l'usure Bernard Schnapper, *op. cit.*, p. 360.

⁶⁹ Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 73-74.

⁷⁰ De telles unions de « déclassement », dans le roman du XIXe siècle (*Fortunata y Jacinta*, *L'Argent*, etc.), produisent souvent des enfants « déclassés », « ratés », physiquement ou moralement.

⁷¹ Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 34. *Ibid.*, p. 51-54 : « L'usurier, pire espèce de marchand, tombe sous le coup de plusieurs condamnations convergentes : le maniement - particulièrement scandaleux - de l'argent, l'avarice, la paresse... Son dossier est accablant... Dante les a mis, au Chant XVII de *L'Enfer*, dans la troisième enceinte du septième cercle, en une place pire que celle des blasphémateurs et des sodomites ».

⁷² Benito Pérez Galdós, *Torquemada y San Pedro* (1895), Buenos Aires, Ed. Losada, 1946.

⁷³ TS, p. 33.

dernier volume, transcende clairement le thème de l'ascension sociale. Blanco Aguinaga fait une analyse fine de ce long dialogue sur le salut de l'âme qu'est *Torquemada y San Pedro*⁷⁴ : Galdós transpose l'aspiration latente au salut sur un plan imaginaire accessible au lecteur, car la culpabilité de Torquemada se conjugue avec celle de la société de l'argent. Cruz, après un fructueux passage par l'aristocratie « productive » pour assurer la survie de la fratrie, retourne, restée seule, à l'aristocratie à l'ancienne. Elle verrait son propre salut dans le don à l'Eglise d'un tiers des biens de la famille Torquemada. Cette « charité » n'est pas exempte d'esprit revanchard : un tel don ne serait qu'une restitution à l'Eglise des biens aliénés. C'est sur ce reflet de l'esprit revanchard de l'aristocratie et de l'Eglise à la fin du XIX^e siècle que finit la série. Nous retrouvons une fois encore le rapport dialectique de la réalité et de la fiction. Quant à Torquemada, conclut Aguinaga, il agonise en « capitaliste productif » : il emploie avec son confesseur Gamborena la langue des affaires alors que le prêtre l'engage au renoncement (pour le plus grand bénéfice de l'âme et ... de l'Eglise)⁷⁵.

On peut faire d'autres lectures. La fin de Torquemada nous semble sortir tout droit de quelque « exemplum » médiéval, avec la même dramatisation de l'approche de la mort : « En tant que membre d'une profession, par nature illicite, et en tant qu'individu, c'est un damné vivant qui s'approche de la bouche de l'enfer. Se sauvera-t-il au dernier moment ? Terrible suspens⁷⁶ ». Il suffirait d'une contrition finale... Le prêtre va disputer l'âme de Torquemada au démon : « Doué de facultés poétiques, l'esprit du prêtre se représenta en images la formidable bataille. De l'autre côté du lit, contre le mur, se trouvait le Diable... ». Dans la voix, qui peu à peu s'éteint, on perçoit tantôt, « Jésus..., salut..., pardon », tantôt, « vite la clé... Dette Extérieure... ma cape... trois pour cent ». Puis le mot de la fin : « Conversion... ». Et Gamborena se demandera : « Conversion ! Celle de son âme ou celle de la Dette ? »⁷⁷. Sauvé ou damné Torquemada ? Le narrateur se garde de trancher. Tous les passionnés de Balzac attachés aux seuls biens terrestres - Cornélius, Goriot, Gobseck, Grandet ou Claës - subissent les ravages de l'idée fixe à l'heure du déclin et leur mort est une faillite. La conclusion de Galdós est plus complexe.

Que conclure ?

Torquemada est à la fois sa passion et sa circonstance, dirait Miguel de Unamuno. Sa passion, c'est l'argent. Sa circonstance, la montée en puissance de la bourgeoisie. En choisissant comme observatoire un usurier, Benito Pérez Galdós fait de la course aux biens matériels le nerf de l'œuvre. De cette course d'obstacles, le protagoniste sort socialement vainqueur : l'émigrant provincial, en devenant prêteur-financier-sénateur-marquis, a su prendre le vent de l'histoire espagnole. Mais tentons de faire le départ entre la fiction et la réalité. La fable, on s'en doute, concentre en une seule vie une performance que le romancier a pu observer sur deux ou trois générations. Mais, comment juger de la représentativité « quantitative » du héros ? Torquemada

⁷⁴ Sur ce thème de la mort, vue à travers le filtre réel et conceptuel de l'argent, on consultera Sánchez Barbudo, *Anales Galdosianos*, n° 2, 1967, cité par Carlos Blanco Aguinaga. Ce dernier souligne avec pertinence une manière de protestantisme dans l'attitude de Torquemada qui s'insurge : « Je ne vois pas pourquoi sa Divine Majesté ne regarderait les choses financières comme un bon père regarde les différents travaux auxquels se consacrent ses enfants (TS, p. 184) ». Cf. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, (1904), Paris, Plon, 1964.

⁷⁵ TS, p. 171, Cruz engage Torquemada à faire par testament trois parts successorales égales : deux pour ses enfants et la troisième pour l'Eglise.

⁷⁶ Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 16 et p. 83 : « [l'exemplum] met en scène la dualité de l'homme : son âme et son corps [...] l'appel de l'insensé aux démons, l'évocation des diables aux mains qui torturent... Refusé à la terre chrétienne, le cadavre de l'usurier impénitent est enseveli tout de suite et à jamais dans l'enfer... ».

⁷⁷ TS, p. 200-202.

n'est-il pas, avec quelques autres, l'arbre qui cache la forêt ? La bourgeoisie montante, qui dans la série paraît annonciatrice de temps nouveaux, représente-t-elle une part si importante des élites ? Nous avons des doutes. Des études tendent à prouver que la noblesse, après une crise profonde dans les années 40-50, se ressaisit ; les oligarchies locales vont réussir leur reconversion alors que les classes moyennes tendront à se prolétarianiser. Au reste, la fin du roman, nous l'avons vu, suggère un certain « revanchisme ».

Pourrait-on aller jusqu'à dire que l'ouvrage de Galdós capte et diffuse une conscience sociale nouvelle ? Alors que ce dernier tiers de siècle a vu à la fois la publication du *Capital* (1867) et de l'encyclique sur la *Condition des ouvriers*, « *Rerum novarum* » (1891), qui, à partir de deux réflexions différentes, annoncent ou dénoncent les formes nouvelles de l'exploitation des hommes⁷⁸, le romancier ne va pas au-delà d'un vague socialisme utopique déconnecté de la classe ouvrière... Galdós n'épargne aucune classe sociale : l'autocentrisme aristocratique ; l'égoïsme nouveau-bourgeois ; enfin, de façon allusive, il manifeste la crainte que le mal ne s'étende aux classes populaires qui, en très arrière-plan, semblent préparer des lendemains d'orage.

En somme, si l'histoire informe et structure l'œuvre, c'est l'éthique qui la sous-tend. La condamnation du mauvais usage de l'argent engage toute la vision romanesque. Galdós rejette la thésaurisation stérile conçue comme une fin en soi, tout comme l'affairisme aventureux sans bénéfice pour la cité. Par son observation aiguë et sarcastique, il met à nu les dérives condamnables de l'usure ambiante. L'ironie est sa meilleure arme de combat. En tournant en dérision la *Iglesia cremástica* où l'on adore le veau d'or, c'est à tous les égoïsmes de la société moderne que Galdós s'attaque. *Torquemada*, c'est un regard sans complaisance jeté sur la société qui l'a créé et l'a nourri.

⁷⁸ L'Encyclique de Léon XIII qualifiait les pratiques capitalistes d'usure vorace camouflée par l'association.



EUI WORKING PAPERS

EUI Working Papers are published and distributed by the
European University Institute, Florence

Copies can be obtained free of charge
– depending on the availability of stocks – from:

The Publications Officer
European University Institute
Badia Fiesolana
I-50016 San Domenico di Fiesole (FI)
Italy

Please use order form overleaf

Publications of the European University Institute

To The Publications Officer
 European University Institute
 Badia Fiesolana
 I-50016 San Domenico di Fiesole (FI) – Italy
 Telefax No: +39/55/4685 636
 e-mail: publish@datacomm.iue.it
 <http://www.iue.it>

From Name
 Address.....

- ☐ Please send me a complete list of EUI Working Papers
☐ Please send me a complete list of EUI book publications
☐ Please send me the EUI brochure Academic Year 1998/99

Please send me the following EUI Working Paper(s):

No, Author
Title:
No, Author
Title:
No, Author
Title:
No, Author
Title:

Date

Signature

Working Papers in History

Published since 1995

HEC No. 95/1

Albert CARRERAS/Andrea
GIUNTINI/Michèle MERGER (eds)
European Networks/Réseaux européens -
A Companion Volume/ Volume
complémentaire

HEC No. 95/2

Albert CARRERAS/Andrea
GIUNTINI/Andreas KUNZ (eds)
XIX and XX Centuries Transport
History. Current Trends and New
Problems *

HEC No. 96/1

Albert CARRERAS/Elena CEFIS
The Development of the Italian Highway
Network, 1924-1993.
A Computerized Atlas

HEC No. 96/2

Luis Julio TASCÓN FERNÁNDEZ
Productividad del trabajo durante el
declive de la minería del carbón Europea -
El modelo de la Hullera Vasco-Leonesa,
1933-1993

HEC No. 97/1

Sylvain PIRON
Nicolas Oresme: violence, langage et
raison politique

HEC No. 97/2

Frances M.B. LYNCH
Funding the Modern State: The Introduction
of Value Added Tax in France

HEC No. 97/3

Rose DUROUX
L'usure dans le roman du XIXe siècle
espagnol. La série *Torquemada* de Benito
Pérez Galdós

*out of print





